

N° 101
2 NOV.
1922

CINÉ

0 fr. 25

pour

tous

*Aimé
Simon-Girard*

dans

*LE FILS DU
FLIBUSTIER*



ADRESSER TOUTE CORRESPONDANCE : 26 bis, RUE TRAVERSIÈRE, PARIS

Paraît le Jeudi

(MANDATS AU NOM DE : Pierre HENRY, DIRECTEUR)

ABONNEMENTS

UN AN
France 10 Fr.
Etranger..... 15 Fr.

ENTRE NOUS

Yan. — Ces biographies n'avaient jamais paru jusqu'alors dans notre revue. — Impossible de parler de tous à la fois ; nous faisons part égale aux Français et aux Étrangers. Nous nous inspirons avant tout de l'actualité. — C'est son véritable nom.

Miss Yvonne. — Abel Gance, 8, rue de Richelieu, Paris. — Non, sa vraie chevelure. — Voir l'avis, page 12, en ce qui concerne la dernière question.

Savigny. — Kathryn Perry et Owen Moore dans *Pré-moi la femme* (The Chicken in the case). Le titre américain de *La cent chevaux endiablée* est : *The Road demon*.

Cécillette. — *Les Trois Lumières* (Der müde Tod) sont un film allemand dont nous avons parlé dans le numéro 94. L'une des interprètes de ce film, Lilli Dagover, faisait également partie de la distribution de *Caligari*.

Gervaise. — Voir avis page 12.

Don Juan. — *No-re-Dame de Paris*, version américaine, est actuellement en cours de réalisation, mais nous ne verrons jamais ce film en France, puisque les droits d'auteur n'ont pas été acquis par la Cie qui tourne ce film. — Marcel L'Herbier va tourner *Résurrection*, puis *Phèdre*. C'est dire que, même s'il donne suite à son projet de tourner *No-re-Dame de Paris*, son film ne paraîtrait guère avant 1924. Les interprètes que vous citez, pour le rôle d'Esmeralda, ne seraient pas disponibles, chacune ayant un contrat la liant ailleurs pour plusieurs années. — *El Lorado* a été présenté il y a quelques mois aux directeurs de salles d'Angleterre ; mais l'édition n'aura lieu qu'en 1923.

Doña Sol. — Vous avez bien raison de préférer les films dans lesquels on s'attache à développer, outre l'intrigue, la peinture d'un sentiment, d'un milieu, d'une idée. — *La divine Comédie* du Dante a été filmée, assez mal d'ailleurs, par une compagnie italienne, il y a quatre ou cinq ans.

M.-en-S. amateur. — Munissez-vous de réflecteurs, de glaces pour éclairer les coins sombres. Faites des essais avant de tourner définitivement ; c'est le seul moyen. — Reportez-vous aux articles que nous avons consacré au maquillage ; des essais, encore et toujours. — Oui, la même durée pour les deux opérations, ou peu s'en faut. — Oui, c'est le prix courant.

Maro. — Célibataire ; vit seule. — Charles de Rochefort est marié, mais non à une interprète. — Environ dix mille francs par film, pour les premiers rôles.

Ch. de J. — Célibataire ; un peu plus de trente ans. Vous adressera sans doute sa photo contre un franc en timbres-poste pour les frais. Studio Eclair, 2, avenue d'Enghien, Epinay-sur-Seine.

Lillian A. — Comme vous avez raison de n'aller voir que des films qui valent vraiment d'être vus. — D. W. Griffith, Griffith studios, Orienta Point, Mamaroneck (N. Y.), U.S.A. — Rien ne permet d'affirmer qu'il a épousé Lillian Gish, comme on l'a annoncé. Adresse de Barthelmess dans le n° 97. — Ramuntcho, dans le film que J. de Baroncelli a tiré du roman de Loti, était incarné par le regretté René Lorys. Sa partenaire était Yvonne Annie, qui n'a plus tourné par la suite. — Le Grand Cinéma de l'avenue Bosquet est, en effet, l'une des vraies belles salles de cinéma de Paris. — Ce sont de petits films ; pas avant le début de 1923.

Tombac. — On peut dire que Lillian Gish est célibataire. — Richard Barthelmess est marié à Mary Hay

(Kate, dans *Way down East*). — Norma Talmadge, Hôtel Crillon, place de la Concorde, Paris. — Le mari de Shirley Mason est son metteur en scène, non son partenaire. Vous la reverrez bientôt dans *L'Allumeur de Réverbères*. Norma est, à la ville, aussi jolie qu'à l'écran, n'en déplaise à notre confrère yankee phobe V. G. Danvers.

Adm. de Valentino. — Oui, quand on l'aura vu davantage. Même réponse, pour Marie Prévost. — Earle Fox est le partenaire de Norma Talmadge dans *Panthéa*, réalisé par Allan Dwan ; le titre américain est le même.

Lars Hanson. — Nous changeons de périodicité et de format, mais nos directives et nos opinions restent les mêmes. La seule différence, c'est qu'à un prix inférieur, nous nous adressons à un plus vaste public.

Fleur de mal. — Adresse de Ginette Maddie : 41, rue Damrémont, Paris. — Je ne connais pas son véritable nom.

Puce bleue. — Même réponse qu'à *Lars H.* — Nous annonçons les nouvelles principales venues de Californie. Il n'est pas très utile de s'étendre davantage sur ce qu'on y fait actuellement puisque, comme vous savez, les films américains, sauf de rares exceptions, mettent un an et souvent plus à passer l'océan. En outre, il n'est pas très intéressant de savoir que R. Florey a dîné avec Nazimova, travaille chez Fairbanks et soupe avec Max Linder.

Lyse Renaud. — Vermoyal était Sarcany dans *Matthias Sandorf*. — Romuald Joubé est marié. — *Roger-la-Honte* a été tourné à Neuilly-sur-Seine. — Dans *Quo Vadis* ? M. Cattaneo est Néron ; Gustavo Sérana est Pétrone.

Marcelle Hirsch. — Adresse d'Armand Bernard dans le n° 96. — Ecrivez à nouveau en joignant un franc en timbres-poste pour frais. — Marié. — Douze épisodes. — Ecrire en français. — Maë Murray et Jackie Coogan vous enverront leur photo. — Griffith était marié à une personne que je ne connais que sous le nom de Mistress Linda Griffith. — Marie Osborne dans *Tombée du Nid*.

Ellen Huchin. — Rien d'autre sur cette regrettée vedette. — Fred Zorilla est retourné dans son pays, le Brésil, depuis trois ans. — Les articles de ce numéro ont été réimprimés par la suite. Dites-nous quel est celui qui vous intéresse.

S. M... désire échanger les 70 derniers numéros d'*Eve* contre les numéros 60 à 90 de *Ciné pour Tous* ? S'adresser à *Ciné pour Tous*, qui transmettra les offres.

Satym. — Nous avons annoncé plusieurs fois que Geneviève Félix tourne actuellement *La Dame de Monsoreau*. — Rachel Devirys ne tourne pas présentement. Oui, ils envoient leur photo, d'ordinaire.

Smiles. — Lon Chaney s'est fait une spécialité des rôles de crapules et d'estropiés. Exemple : *Satan, Le Miracle, Révoltée, Notre-Dame de Paris* (rôle de Quasimodo). — Oui, le lieutenant, dans *La fille Sauvage*, c'est Joubé. — Hystérie n'est pas art. — Georges Gauthier, studio Pansini, Saint-Laurent-du-Var (Alpes-Maritimes). Vous le reverrez en décembre dans *Esclave*.

Gauche. — Claude France (ex-Diane Ferval) a tourné *Le Carnaval des Vérités, Le Père Goriot, Le Diamant Vert* et un film avec Marié de l'Isle. Adresse : 32, avenue Bugeaud, Paris. Elle vous enverra sa photo.

S. Maravon. — Voir biographie d'Henri Bosc dans le numéro 62 ; je n'en sais pas davantage. — Rien actuellement. — Rééditions improbables.

Bibi G. d'A. — Maurice Costello, qui ne tourne plus à présent, a été, avant-guerre, l'une des vedettes les (la suite pages 11 et 12).



PELADE et toutes chutes des cheveux repoussent ; arrêtez par le traitement de GERDIE, 12, r. Clairaut, PARIS. - Prix : 16.50 franco.

LITERIE



La Meilleure

Éque de Matelas, Sommier
DIVANS-LITS ET LITS DE REPOS
Vente directe - Prix très avantageux
20, rue Saint-Nicolas
(Faub. Saint-Antoine) PARIS
MAISON DE CONFIANCE

SI VOUS CHERCHEZ

pour votre Cinéma, ou pour tout autre Commerce ou Industrie

Un Successeur

UN ASSOCIÉ
DES CAPITALAUX

Adressez-vous :

Banque PETITJEAN
12, rue Montmartre, 12 PARIS

LES FILMS DE LA SEMAINE

JOCELYN

adapté du poème de Lamartine
et réalisé par Léon Poirier

Film Gaumont-Pax 1921 Edition Gaumont

Au printemps de sa vie, Jocelyn entre au séminaire, abandonnant sa part de biens familiaux pour laisser à sa jeune sœur une dot lui permettant d'épouser celui qu'elle aime. La Révolution éclate. Le séminaire est envahi par des hordes furieuses qui massacrent les prêtres et les jeunes clercs. Jocelyn parvient à s'échapper et, guidé par un vieux berger, il se réfugie au cœur de la montagne dans un asile sûr : la grotte des Aigles. Un jour, Jocelyn recueille dans sa cachette un adolescent dont le père vient d'être tué par les sans-culottes. Une tendre et vive amitié ne tarde pas à lier Jocelyn et Laurence, c'est ainsi que se nomme le jeune garçon. A quelque temps de là, Laurence est victime d'un accident de montagne. Jocelyn arrive à temps pour le sauver et le ramène évanoui à la grotte. Pour panser la blessure, Jocelyn découvre la poitrine de Laurence. Un sein de femme apparaît. Jocelyn, bouleversé, comprend alors que le subtil amour avait pénétré leurs deux âmes d'une paisible et indissoluble tendresse.

Une nuit, le vieux berger dont le neveu servait dans les géôles, vint apporter un pli de l'évêque de Grenoble, condamné à mort. Le prêtre, ayant appris que Jocelyn vivait dans la montagne, demandait à le voir avant de mourir. Jocelyn, profitant du sommeil de sa compagne, suit le père après avoir laissé un mot tracé sur une page de carnet et annonçant à Laurence son absence, qui ne durera qu'un jour.

Mais l'évêque attendait Jocelyn pour un devoir plus sacré encore. Il veut l'ordonner prêtre pour ne pas laisser son troupeau sans pasteur. Jocelyn avoue son amour pour Laurence, mais le prêtre lui fait comprendre la nécessité du sacrifice. Jocelyn, vaincu,

tombe à genoux et reçoit le sacrement d'ordination. L'évêque fut la dernière victime de la Révolution, Thermidor mit fin au massacre. Laurence, restée seule, vient à Paris et c'est là que Jocelyn l'aperçoit un jour, au cours d'un voyage. Hélas, Laurence, pour s'étourdir, avait cherché l'oubli dans une vie dissolue. Jocelyn retourne dans sa montagne où il a été nommé curé de Valneige. On l'appelle un soir au chevet d'une mourante qui demande l'absolution et il retrouve, dans une chambre d'auberge, la malheureuse Laurence qui, avant d'expirer, a voulu revoir le pays où elle avait connu un fugitif bonheur. Laurence rend l'âme, apaisée, et ce n'est que de longues années plus tard que Jocelyn ira dormir son dernier sommeil auprès du tombeau de celle qu'il a tant aimée.

Jocelyn Armand Tallier
Sa sœur Suzanne Bianchetti
Laurence Myrga
Le père Blanchard
L'Évêque Roger Karl
Le chien Fido
Gaumont-Palace, Gaumont-Théâtre.

LE VIEUX NID
(The Old Nest)

composé pour l'écran par Rupert Hughes
et réalisé sous la direction de l'auteur
par Reginald Barker

Film Goldwyn 1921 Edition Brka

Dans la ville américaine de Carthage, le docteur Anthon vit avec sa nombreuse famille et consacre tous ses efforts à lui assurer une vie décente et digne. Sa femme l'aide de tous ses forces, uniquement occupée de ses enfants, tous très jeunes ; Arthur, l'aîné, Tom, Jim, Frank, Kate, Emily. Tout ce petit monde s'amuse, s'ébat, et chacun manifeste déjà son caractère futur. Arthur est vigoureux et décidé ; Tom est un bon élève studieux ; Jim est un mauvais écolier, paresseux, aux instincts inquiétants ; Frank semble attiré vers les arts ; Kate est une petite fille déjà coquette ; Emily est encore un tout petit baby.

Les enfants grandissent. Arthur est entré dans une école militaire. Un premier deuil, affreux et déchirant, vient alors frapper la famille Anthon ; Arthur, venant en permission, périt dans un terrible accident de chemin de fer et, de sa fenêtre, Madame Anthon voit la catastrophe : la rencontre de deux trains sur un viaduc qui s'écroule.

Elle ne se consolera pas de cette perte. Mais, comme les autres enfants, insouciant par leur âge, continuent leurs études et leurs amusements, comme il faut les élever dans la joie, la mère cache son chagrin et c'est à pas furtifs et en se cachant qu'elle va quelquefois contempler les petites affaires du disparu, dissimulées dans le fond d'un tiroir...

Les enfants ont grandi. Tom vient de terminer son



Armand Tallier
Myrga
et le chien Fido

dans
Jocelyn

CF sur PER 155



droit. Kate, sortie de pension, commence à penser au mariage. Jim, paresseux et désœuvré, passe son temps en amusements futiles. Frank va partir pour Paris étudier la peinture. Emily en est encore à ses poupées.

Kate a reçu une lettre d'une de ses amies : « Harry Ambler va venir. Riche, élégant, séduisant, il sera le principal personnage des fêtes qu'on va donner. » Et Kate sollicite de sa mère une robe pour aller au bal. Mais les fonds du ménage Anthon sont strictement limités. Le père vient de donner la somme nécessaire pour les dépenses du mois. Le costume est refusé par lui ; cependant, comme Kate pleure, la mère donne la somme demandée. Elle donnera aussi à Jim de quoi solder ses dettes de billard et de jeu, parce que le rôle d'une mère est tout de sacrifices.

Le bal est venu. Kate est partie rayonnante. Or, le même jour, Atkinson, patron de Jim, vient trouver ses parents : Jim a pris de l'argent dans sa caisse, une plainte va être déposée. M. Anthon supplie que le déshonneur soit épargné à sa famille, rembourse le vol de son fils, chasse implacablement le voleur. C'est la deuxième grande douleur, c'est le deuxième enfant perdu.

Kate rentre des fêtes auxquelles elle a assisté. Elle épouse Harry Ambler qui l'emène à New-York. Frank part pour Paris. Tom s'est établi à New-York comme avocat, il ne reste plus qu'Emily à la maison.

Or, Emily a grandi. Kate l'invite à New-York ; c'est le premier voyage de la jeune fille auquel la mère a difficilement consenti. Dans le train, Emily rencontre Molly Mac Leod, sa camarade de pension, qui lui présente son frère Stephen. C'est le coup de foudre ! Les jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre. Stephen est fréquemment invité chez Kate.

Quelques jours après, Emily et Stephen se sont mariés secrètement chez un pasteur voisin. Stephen ayant trouvé un poste à Paris, les deux jeunes gens partent après avoir envoyé une dépêche à Madame Anthon. Le télégramme arrive en même temps que des cadeaux d'anniversaire envoyés par Kate et son frère.

Les deux époux sont seuls, maintenant. La vieille mère, aidée de l'antique servante, enlève la rallonge de la table. Les deux « vieux » dîneront en tête-à-tête, revenus en quelque sorte au point de départ de leur union.

Quelque temps après, Madame Anthon, inquiète et désolée de n'avoir pas reçu depuis trois semaines la lettre hebdomadaire de son fils Tom, lui écrit de tendres et désolés reproches. Tom leur annonce par dépêche son arrivée pour le lendemain.

Madame Anthon prépare aussitôt le plus fin, le plus merveilleux dîner qu'elle ait jamais cuisiné. La table est mise, parée du linge le plus blanc, des cristaux les plus purs... Tom va venir... Et à sa place, c'est une dépêche annonçant qu'une démarche officielle le prive du plaisir de partager le repas si amoureuxment soigné... Encore une déception amère, la table est desservie.

Puis c'est Jim, le proscrit, qui une nuit, vient voir sa mère. C'est pour lui conter ses malheurs et ses espoirs de se relever. Mais il lui manque un peu d'argent, et la mère donne ses bijoux à ce fils qu'elle aime peut-être davantage dans le fond de son cœur, parce qu'il est malheureux.

Les mois passent et voici qu'une grande nouvelle arrive. La Gazette de Carthage annonce que Tom Anthon est nommé attorney général dans la ville même. Joie !

Et un soir, Tom revient, tout glorieux à la maison d'enfance. Pour mieux fêter l'événement, il a amené tous les autres enfants, même Jim, qui a réussi, qui s'est corrigé, et à qui le père, si rigide, pardonne quand même ! Tous ces cœurs, si éloignés, battent au même souvenir, au même amour du foyer, car les liens de la famille sont indestructibles.

Le père Dwight Crittenden
 La mère Mary Alden
 Tom, à 13 ans Johnny Jones
 Tom, à 36 ans Richard Tucker
 Emily, à 12 ans Billie Cotton
 Emily, à 22 ans Hélène Chadwick
 Jim, à 10 ans Buddy Messenger
 Jim, à 22 ans Cullen Landis
 Kate, à 9 ans Lucille Ricksen
 Kate, à 21 ans Louise Lovely
 Frank, à 6 ans Robert Devillbiss
 Frank, à 28 ans J. Parks-Jones
 Oncle Ned Nick Cogley
 Hannah Fanny Stockbridge
 Stephen Mac Leod Theodore Elz
 Molly Mac Leod Molly Malone
 Harry Maurice L. Flynn

ETRE OU NE PAS ETRE

composé et réalisé par René Leprince
 Production Pathé-Consortium 1922

Pierre de Kéronec, lieutenant de vaisseau, a une femme adorable, aimante autant qu'exquise dans les moindres attentions dont elle entoure son mari. Leur fille, Rosette, est un amour d'enfant ; intelligente, espiègle et caressante, elle fait la joie de ses parents. Dans leur intimité vit Jean de Bayssic, un mondain blasé et cynique, qui convoite la femme de son ami. Repoussé par elle, il jure de se venger sur le mari, pour en arriver plus rapidement à ses fins. Un soir de manœuvres navales, il entraîne de Kéronec chez lui, l'incite à fumer de l'opium. « Une fois n'est pas coutume », dit-il à son ami. L'officier cède, puis s'endort.

Absent de son poste au moment où le sous-marin qu'il commande doit entrer en action, il est remplacé d'office. Le navire disparaît en pleine plongée et périt corps et biens. A son réveil, de Kéronec est informé du désastre. Heureusement pour son honneur de marin, il est porté au nombre des victimes et passe pour mort. Sur le perfide conseil de Jean de Bayssic, Pierre de Kéronec s'enfuit pour un pays lointain, accompagné pendant quelques jours par son criminel compagnon. Avant de quitter Pierre, de Bayssic soulève un Africain auquel il donne l'ordre de frapper l'officier dès qu'il en aura l'occasion.

Mme de Kéronec porte le deuil de son mari et de Bayssic reprend ses assiduités auprès d'elle. Pourtant, Pierre est revenu et bientôt il se dresse comme un spectre en face de son ennemi, dont l'Arabe, pris de remords, lui a révélé le but criminel. Le lieutenant se venge et tue son infâme rival. Traduit devant la justice, il est acquitté et retrouvera un bonheur qui jamais n'eût dû l'abandonner, lui homme d'honneur et de loyauté, dont la tendresse pour sa femme et son enfant fut toujours ardente et sincère.

Pierre de Kéronec Léon Mathot
 Sa femme Renée Sylvaire
 La fillette Régine Dumien
 Jean de Bayssic Rieffler
 Omnia-Pathé, Pathé-Palace, Lutetia, Artistie.

DEVANT LA MORT

(The law and the woman)

tiré de la pièce de Clyde Fitch par A. Shelby-Levino
 et réalisé par Penrhyn Stanlaws
 Film Paramount 1922 Edition Paramount

Margaret Rolfe Betty Compton
 Julien Rolfe William Carleton
 Clara Foster Cléo Ridgely
 Ph. Long Casson Ferguson
 Juge Thompson H. Barrows
 Tante Lucy Helen Dunbar
 Bates Clarence Burton
 Le détective J. S. Stembridge

UNE LEÇON DE ONE-STEP
 (Red-Hot Dollars)

scénario de Julien Josephson
 réalisé par Jérôme Storm

Prod. Ince 1919 Edition Paramount
 Theodore Burke Charles Ray
 Jeannette Muir Gladys George
 Angus Muir Charles H. Mallés
 P. Garton William Conkitt

L'ABANDON

production U. C. I. 1921
 Edition Gaumont

Waverley Amleto Novelli

UN TYPE A LA HAUTEUR
 (Six-feet, four)

scénario de Finis Fox, réalisé par Henry King
 American-Film 1920 Edition Harry
 Jack Bradford William Russell
 Daisy Vola Vale

L'HOMME QUI PLEURE

composé et réalisé par Louis d'Hée
 Paris-Film 1922 Edition Fox-Film

Claude St-Helme André Nox
 Lucie Bux Jennie Méris
 Pierre Bux Ch. de Rochefort
 Le vagabond Henri Baudin

LA MERVEILLEUSE IDEE DE M. HOPKINS

comédie interprétée par Gladys Hulette
 et Creighton Hale
 Edition Sté Films Art, Jupiter

LA FEMME ET LA BRUTE

production italienne U. C. I. 1921
 Edition Phocée-Film
 Anne de Barascott Leda Gys

LE FILS DU FLIBUSTIER

ciné-feuilleton en 12 épisodes,
 composé et réalisé par Louis Feuillade
 Production Gaumont
 Quatrième épisode : Maman

Malestan accueille avec une tendresse subite Jacques, ce fils devenu son sauveur. Celui-ci lui raconte comment, venu en permission pour assister au mariage de la sœur de son ami Ernest Pacoulin, il a reconnu sa pauvre mère sur la scène d'un café-concert de faubourg, chantant et dansant pour amasser les quelques sous qu'elle lui envoyait au régiment. Malestan, confus et repentant, ouvre grands ses bras dans lesquels se réfugient Marinette et son fils, auquel il annonce, en lui remettant un chèque d'une assez grosse somme, que sa place est désormais à ses côtés et qu'il l'y attendra, dès l'annonce de sa libération. C'est sur cette espérance de bel avenir que Jacques et sa mère s'en vont, plus heureux qu'ils ne l'ont jamais été. Une fois seul, Malestan se remémore les événements de la journée, il se demande comment il se fait que Montbrun, enfermé depuis longtemps à l'asile de Saint Fons, ait pu se trouver là ce soir. Il téléphone et apprend avec stupeur que Montbrun est mort la veille. Quel est ce mystère ?

Pendant ce temps, Pacoulin allait voir sa sœur Anaïs. Il rencontrait chez elle sa cousine Josette Bernard qui mettait à profit sa liberté de dactylographe, momentanément sans place, car elle venait d'être renvoyée pour avoir repoussé avec indignation les outrageantes avances de son patron... de son patron Basile Malestan.

Malestan Derigal
 Marinette Lise Jaux
 Jacques Malestan Aimé Simon-Girard
 Ernest Pacoulin Georges Biscot
 Montbrun F. Herrmann
 Josette Bernard Sandra Milowanoff

ROULETABILLE CHEZ LES BOHEMIENS

ciné-feuilleton
 composé par Gaston Leroux
 et réalisé par Henri Fescourt
 Sté des Ciné-Romans Ed. Pathé-C.-C.

Rouletabille, désespérant de trouver la trace d'Odette, a recours à un procédé ingénieux : il prépare l'évasion de Calliste et d'Andréa, pensant que ceux-ci, dès qu'ils seront libres, iront rejoindre leur victime.

Au cours d'un transfert, il fait donc échapper les deux Bohémiens. Comme le reporter est habillé en chauffeur, et masqué de grosses lunettes, Andréa et Calliste ne peuvent le reconnaître et le prennent pour un des leurs.

Toujours méconnaissable, Rouletabille emmène les Bohémiens en auto jusqu'à une gare proche et, durant le trajet, il peut saisir le lambeau de phrase suivant : « La vieille Zina veille sur elle. »

Lorsqu'Andréa et Calliste se sont embarqués en che-



LE
 VIEUX
 NID

min de fer, Rouletabille change de déguisement et s'introduit dans leur compartiment. Mais pendant le voyage, un incident malencontreux fait tomber sa barbe postiche, et les deux Bohémiens le reconnaissent. Une lutte s'engage entre Andréa et le reporter qui, moins vigoureux, est projeté sur la voie et se relève avec force contusions.

Rouletabille parvient à une auberge proche. Il apprend que des caravanes de Bohémiens parcourent sans cesse le pays et que parmi ces voyageurs se trouvent de nombreux rebouteux. L'aubergiste va chercher dans un campement proche une vieille Bohémienne qui soigne le reporter. Rouletabille demande à cette femme quel est son nom.

Zina ! répond-elle. Rouletabille tressaille et dit : « N'est-ce pas toi qui es chargée de veiller sur Elle ! »

Zina s'enfuit avec de grands cris et va donner l'alarme dans le campement.

Rouletabille envoie un jeune paysan pour épier les Bohémiens. Il attend dans l'auberge le résultat de cette enquête, lorsque des coups violents retentissent à la porte.

Odette de Lavardens Edith Jehanne
 Rouletabille Gabriel de Gravone
 Andréa Romuald Joubé
 Hubert de Lavardens Joë Hamman
 Jean de Santierne Jean Dehelly
 Calliste Suzanne Talba
 Zina Camille Steyaert

LES MYSTERES DE PARIS

tiré du roman d'Eugène Sue
 et réalisé par Charles Burguet
 Phocée-Film 1922

4^e chapitre : Le Ménage Pipelet

Rodolphe Georges Lannes
 Pipelet Charles Lamy
 Mme Pipelet Sarah Duhamel
 Rigolotte Pierrette Caillot
 Fleur de Marie Huguette Duflos
 Clara Dubreuil Simone Vaudry



HUMORESQUE

Le petit Léon Kantor parut sur le seuil de la boutique de cuivres de son père, dans la pittoresque Allen Street, s'avança à pas comptés et s'arrêta pour examiner le voisinage avec une insolite dignité de maintien. Sa sortie passa inaperçue de son père Abraham, affairé dans son arrière-boutique à transformer des vulgaires chandeliers de bazar en antiques et pittoresques chandeliers d'époque.

La rue était pleine du brouhaha de la circulation et du vacarme causé par les jeux de la marmaille du quartier, qui s'interpellaient en un incroyable patois issu de l'anglais, du russe, du yiddish. Léon, tout raide dans la splendeur de ses habits « du dimanche », arpenta la rue de long en large avec toute la pompe qui convenait à ce jour d'anniversaire, celui de sa septième année. C'était aussi un jour d'importance pour la maisonnée de maman Kantor, établie dans l'entresol de la boutique.

Notre pompeux camarade de sept ans, marquant bien les distances, écoutait avec une joie visible les commentaires des voisins sur sa splendeur vestimentaire ; il dépassa ainsi, sans même le voir, un groupe de va-nu-pieds occupé à jouer aux dés sur le trottoir ; il n'entendit pas même son regard jusqu'à la longue file des « baladeuses » de marchandes de quatre-saisons.

Une petite fille, pâle et mince, se tenait là contre le mur du logement, penchée sur une poubelle. Elle se baissa bientôt pour en tirer un petit paquet de

fourrure qu'elle fourra aussitôt sous un pli du châle en haillons qu'elle avait sur les épaules.

La curiosité de Léon était éveillée. Il s'avança vers la chétive enfant.

— « Qu'est-ce que t'as là ? »

Avec une mine de vraie tendresse, elle révéla la nature de son trésor.

— « Quoi ? — c'est un petit chat... »

Elle sourit et Léon prit plus d'assurance.

— « Je sais remuer mes oreilles. Et toi ? »

Elle secoua négativement la tête, et Léon se mit en devoir de démontrer ses capacités en cette matière devant l'amusement admiratif de la petite. Le génie commande l'admiration, et Léon en bénéficia.

Il se retourna bientôt pour s'apercevoir que la petite fille et lui étaient devenus le centre d'un groupe de galopins qui, bouche bée, se pressait contre eux. D'un rapide mouvement, la petite, pressentant un péril pour sa trouvaille, ramena son châle devant le petit chat. En un éclair, toute la bande fut sur elle, mains tendues.

— « Qu'est-ce qu'elle cache-là ? Chiche que c'est un p'tit chat ! »

Bientôt, poussée et entourée, la petite serra la petite bête plus étroitement, avec

tiré de la nouvelle de Fanny Hurst
par Frances Marion,
et réalisé par Frank Borzage

Film Cosmopolitan 1920 Ed. Paramount
Kantor Dore Davidson
Maman Kantor Vera Gordon
Léon Bobby Connelly
Minnie Ginsberg Miriam Battista
Gina Berg Alma Rubens
Esther Helen Connelly
Mannie Ann Wallick
Isidore Sidney Carlyle
Rodolphe Joseph Cooper
Sol Ginsberg Maurice Levigne
Boris Kantor Alfred Goldberg
Mme Isidore Kantor Edouard Stanton
Bébé Kantor Louls Stearns
Maurice Peckre
Ruth Sabin
Frank Mitchell

un regard qui annonçait sa détermination de faire face à l'assaut.

Léon, sans trop se rappeler qu'il portait un nouveau costume, mais sensible avant tout au sentiment de l'amitié qui le liait à cette petite en vertu d'un sourire, plongea soudainement au centre du groupe, les poings en avant, tandis qu'elle, profitant de la diversion, s'éclipsait.

La mêlée terminée, Léon se releva étourdi par plus d'une bourrade, son vêtement déjà mieux en harmonie avec ceux de ses adversaires... Une main rude le saisit et la voix de son père retentit à ses oreilles.

« Alors, c'est comme ça que tu fêtes ton anniversaire ! »

Mais ils trouvèrent maman Kantor d'une humeur plus douce, plus indulgente, quand ils revinrent au logement situé au-dessus de la boutique ; un peu d'eau sur les écorchures et un coup de brosse sur les habits de Léon vinrent retirer toute raison d'être au regard désapprobateur de son père.

« C'est son anniversaire, Abraham, et voici un dollar que j'ai mis de côté — vous devriez aller avec lui choisir son cadeau. »

Abraham avança bien que cinquante sous étaient un bien suffisant cadeau d'anniversaire, puis esquissa un geste vague, alla embrasser sa femme, prit Léon par la main et l'emmena.

Maman Kantor se sourit à elle-même comme ils s'éloignaient et porta son regard sur les étroites pièces qu'ils appelaient leur chez eux, et où en plus du père et de la mère habitaient deux garçons plus âgés, Léon, sa sœur et un autre grand garçon — privé de sa raison, celui-là.

A tout prendre, cela valait encore mieux que la Russie et ses persécutions, mais de là à parler de confort... ; c'était leur étroite niche dans ce monde de labeur et d'obscurité. Leur vie c'était le travail, de travail, toujours le travail avec une lueur d'espoir là-bas au loin sur l'horizon.

La mère se tourna vers le pauvre infirme qui, comme toujours, était étendu sur son fauteuil d'invalides, pâle et sans

mouvement, aussi près de la mort que de la vie. C'étaient les persécutions de Russie, la longue fuite dans le mordant hiver, les misères endurées sous le régime de l'autocratie, qui avaient fait de ce fils ce qu'il était.

Les autres enfants vinrent à la file, du dehors, les yeux brillants à la vue du superbe gâteau d'anniversaire sur lequel étaient plantées les sept petites bougies d'anniversaire des sept années de Léon. Cette petite fête, ils en auraient leur part, après tout, quoiqu'elle s'adressât à leur frère ; aussi étaient-ils impatients de voir le dîner commencer et n'écoutaient-ils que d'une oreille distraite les propos de maman Kantor.

La tournée d'achats de Léon et de son père prit plus de temps qu'on n'avait escompté. Et c'était bien la faute de Léon. Dans une boutique d'Allen Street, où toutes les choses qui fascinent l'enfance étaient étalées devant tant de paires d'yeux pleins de convoitise, Léon hésitait sous l'œil impatient de son père.

Papa Abraham, désireux d'en finir, et jugeant d'après l'ordinaire des goûts enfantins, s'obstinait à proposer à Léon un petit chien rembourré qui agitait la tête et la queue... et ne coûtait que cinquante sous. Mais Léon n'en voulait pas ; il revenait sans cesse vers un violon estimé au prix fabuleux de quatre dollars. Et tous les raisonnements n'y changeaient rien ; les harmonicas, et autres crécelles, qu'au moins il aurait pu s'offrir pour un prix raisonnable, l'indifféraient. Il lui fallait un violon ou rien.

Alors, Abraham prit le garçonnet par la main et l'emmena, sans écouter ses protestations, le poussant devant lui jusqu'au logement.

Là, Léon resta immobile sans cesser de sangloter. Et Abraham se mit à expliquer l'affaire avec des haussements d'épaules. Quatre dollars pour un violon ! C'était vraiment de la folie... Bientôt il se tut, interrogeant du regard sa femme, dont le regard se mouillait de larmes.

— Dieu merci, mon rêve se réalise, dit-elle ; il va se réaliser... Léon sera un grand musicien. Je l'ai longtemps rêvé, et à présent voici que cela devient vrai. Il nous fera tous riches et deviendra célèbre. »

Maman Kantor, tout en parlant, s'était avancée vers l'enfant et lui passait doucement la main sur la tête. Abraham n'était pas encore convaincu, pourtant ; c'était là une bien grande envolée vers le possible, vers l'avenir, pour le positif fabricant de cuivres antiques.



« Il faut qu'il ait un violon ; j'en ai un, même, pour lui. » La mère descendit vite à la boutique et dégagna d'un amas d'ustensiles divers empilés dans un coin du comptoir un instrument archaïque et fatigué recouvert d'une sérieuse couche de poussière.

La famille, réclamant bien haut son repas, reprit sa place à table, et les interjections s'entrecroisèrent bientôt d'un bout à l'autre. Léon avait devant lui le gâteau, le cake à la croûte blanche illuminé par la lueur des sept petites bougies.

Quand le garçonnet vint au lit, ce soir-là, sur le matelas qu'il partageait avec son frère, il rêva qu'il jouait pour une petite fille, une petite fille couverte d'un châle qui serrait contre elle un pauvre petit chat. Il s'éveilla, même, et à tâtons, s'assura que le trésor que lui valait son anniversaire était bien là à ses côtés.

Allen Street au matin n'est en aucune manière un lieu empreint de poésie. Il y a le bruit des boîtes à lait sur les esca-

liers de service, le vacarme des « baladeuses » sur le pavage bosselé le tonnerre du métro aérien et les criailleries des gosses qui se réveillent.

Léon fut le premier de la famille à s'éveiller, ce matin-là. Il se glissa aussitôt hors des couvertures et attira à lui son cher violon ; il le plaça sous son menton et promena l'archet sur les cordes. Le premier son fit dresser son père hors du lit ; mais le petit n'y prêta pas attention. Il y avait une expression intense sur le visage de l'enfant et il tirait du piteux violon des sonorités apaisantes.

Abraham Kantor écouta d'un air sceptique, puis songeur ; peut-être après tout la mère du petit avait-elle raison ; ce garçon de sept ans était en train de jouer de la musique, et n'avait connu les conseils d'aucun professeur...

Le père laissa l'enfant continuer, et, s'avançant vers la mère, qui, elle aussi, écoutait l'enfant, les larmes aux yeux.

Pourquoi pleurer ? Abraham entoura du bras le cou de sa femme, avec son plus beau mouvement de tendresse. Elle répondit avec un sourire parmi ses larmes et un ample geste pour lui dire son bonheur. Elle amena son fils à elle et l'asit sur son genou, se penchant sur lui et fredonnant tandis qu'il jouait.

« Viens avec moi, Léon, dit-elle, enfin ; nous achèterons le vrai violon. »

Ainsi tombèrent les dernières résistances d'Abraham.

(La fin au prochain numéro.)

CARACTÈRES



Bessie Love

et

Thomas Meighan

par

Jaque CHRISTIANY



La « mascotte » du cinéma.

La définir est chose ardue. Il se mêle à ce gracieux contour raphaëlique cette douceur triste et pénétrante des blondes paysannes qu'a brossées Millet, et où Fragonard aurait mis la naïve rougeur de ses femmes étonnées.

Son front est beau. Il a la sérénité réfléchie qui fait de la jeune fille autre chose qu'une jeune fille, et qui force à penser plus loin qu'on ne devrait.

Aussi ce trois-quart de vierge primitive est d'un concours efficace à l'insanité de tous ces films du Far-West. Non pas que je critique ici la rudesse brutale de telles œuvres, mais parce qu'ils n'ont pour eux, force impuissante, que la faiblesse puissante d'une telle interprète. Je connais des histoires terribles et endormantes à qui l'on a pardonné pour une mèche de cheveux blonds qu'on y avait entrevue.

Puis, on a voulu, comme de toutes les fillettes petites de taille et aux yeux ronds, on a voulu en faire une « ingénue ». Mais elle était trop ingénue pour faire cela et elle n'a réussi qu'à être elle-même. Elle adjoint à tout ce qu'elle exprime cet inestimable parfum artistique, la sincérité. Sincère, oui, elle est plus encore : naturelle. Et ceux qui l'ont employée ont compté beaucoup sur ce don. D'un scénario invraisemblable, joué par de peu sympathiques bonshommes, laissé au Vaudieu des sentiers perdus, il reste cependant et, en effet, grâce à elle, cette forte fraîcheur de jeunesse qui sauve les pires choses. Les metteurs en scène ont remarqué ce charme et ont songé à s'en servir, le mettre à profit, et l'exploiter. Alors, on s'est mis à lui faire jouer de compliquées et capricieuses fillettes. Mais, de son rire clair, elle n'a su tirer que du charme, rien que son charme. Ce que voyant, on l'a laissée ainsi et Bessie est restée Bessie. Certains diront, voyant ce visage franc respirer sur l'écran, certains diront, peu convaincus : « Elle ne joue pas, elle ne sait pas jouer, elle n'est pas une artiste. »

Et ce sera parfait ; car, que je sache, il n'y a rien de plus pénible de s'apercevoir, d'un acteur, qu'il joue.

Toute la bonhomie bourgeoise, paternelle, bon enfant des livres d'Alphonse Daudet se retrouve ici dans l'incarnation idéale du Tommy américain. Avoir belle femme, bonne pipe et bon gîte, tout le bonheur de cet homme est là. L'optimisme américain est une eau de Jouvence, par laquelle les peuples européens se sont vivifiés, assainis, rajeunis. Avec cette assurance et cette confiance en soi qu'ils ont là-bas, et qu'une immigration inattendue a introduites, quoi qu'on en dise, dans nos mœurs, comment n'en serait-il pas autrement ? Tom possède cette qualité au plus haut point. Je sais nombre de demoiselles qui envient l'ingénue qu'un tel homme protège de ses ravisseurs. J'en sais d'autres qui voudraient goûter la joie nouvelle d'être rudoyées par un tel mâle et de sentir la force de ces poings virils sur leurs fragiles poignets. Mais ne confessions personne...

Physiquement, Thomas Meighan apporte à l'écran une saine et robuste santé, un physique agréable, une silhouette plus anglo-saxonne qu'américaine ; moralement je dirais presque de même, et ce sourire bienveillant possède un grand charme. Certains, imbus des traditions italiennes diront qu'on a bien du mal à trouver chez lui le grand acteur, sobre qu'il est. Mais je leur opposerai ceci, qu'un artiste, surtout aux États-Unis, s'occupe plus de ce que sa silhouette exprime, que de ce qu'il exprime lui-même. Et ce avec raison. Leur grande supériorité, au pays du film, c'est de savoir se créer une personnalité neuve, seule, originale. L'artiste européen, plus soucieux et influencé des traditions, s'efforcera et se contentera d'être un bon acteur, comme d'autres le furent en mal ou en pis. Et je vous avoue préférer la première à la deuxième école. Il n'y a pas de grands acteurs, il n'est que de fortes natures.

Tommy a plu ; il plaît et plaira encore. Et nous n'irons pas chercher pourquoi parce que ce serait ridicule, comme celui qui voudrait connaître les causes exactes que lui ont fait aimer un plat succulent.

COMMENT ON A TOURNÉ :

Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse

On sait que ce film est la deuxième version cinématographique qu'on tire du roman de V. Blasco-Ibañez. La première fut tournée dès 1916 par A. Heuzé et H. Diamant-Berger et parut sous le titre : *Debout les Morts*.

Voici comment le roman fut composé :

« En juillet 1914, racontait dernièrement l'auteur dans *Comœdia*, je me trouvais dans la République Argentine. Je partis pour la France et j'arrivai à Paris trois jours avant la déclaration de guerre. Je m'étais embarqué à Buenos-Ayres, avec l'intention de rester un mois seulement en Europe et de revenir immédiatement pour continuer à diriger la colonisation d'immenses territoires que je possédais dans l'Argentine ; mais à cette heure, je ne suis pas encore retourné là-bas... La guerre a changé mon destin, comme celui de tant de millions d'hommes.

« Plus de quatre ans, je travaillai de quatorze à seize heures par jour, rédigeant, outre un fascicule hebdomadaire, de nombreux articles pour les journaux... Dans l'intervalle, je trouvais encore le temps de traduire en espagnol plusieurs ouvrages français de propagande, et d'écrire mes romans de guerre : « *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, *Mare Nostrum* et *Les ennemis de la Femme*. »

« Si énorme, si écrasant fut mon travail que, finalement, quelques mois avant l'armistice, je tombai malade, ou, pour mieux dire, anéanti, et les médecins m'envoyèrent à la Côte d'Azur, d'où je ne suis pas encore parti... »

« Je me crois donc, après tout cela, le droit de dire que moi aussi « j'ai fait la guerre... » comme un écrivain peut la faire.

« Le roman *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* est l'un des premiers qu'on ait publiés sur l'agression allemande. Je l'écrivis en 1915, et il parut en espagnol la même année.

« En 1916, il fut traduit en plusieurs langues, commençant ainsi à exercer une influence internationale. Quatre mois après la première bataille de la Marne, le Président de la République, M. Poincaré, m'avait donné les moyens de me rendre au front et de visiter la vaste région où s'était déroulée la bataille.

« — Allez-y comme romancier — me dit M. Poincaré — et voyez s'il vous est possible d'en tirer un roman qui fasse connaître la justice de notre cause dans les pays neutres.

« Je me rendis à la cinquième armée, que commandait alors le maréchal Franchet d'Espèrey. Grâce à lui, je pus voir le théâtre de la bataille de la Marne, quand ses vestiges étaient frais encore, et je m'entretins avec de nombreuses personnes qui, peu auparavant, avaient subi les horreurs de la première avance allemande.

« Mon roman fut une œuvre de passion et de haine du militarisme germanique. Je l'écrivis dans un élan impétueux d'indignation. Peut-être son succès mondial s'explique-t-il par ce fait que partout l'on sentit et l'on goûta la sincérité et l'ardeur avec lesquelles un romancier de pays neutre exprimait ses opinions, sans réticence et sans crainte.

« Au surplus, je suis ennemi de la guerre, et fis mon livre avec cette généreuse et peut-être chimérique espérance, que ce fléau disparaîtrait pour toujours, et qu'après cette leçon l'humanité commencerait une existence nouvelle.

« *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, ainsi que *Mare Nostrum*, furent écrits dans un petit appartement que j'occupai pendant les hostilités, rue Rennequin, et où je souffris bien souvent des privations matérielles de cette époque.

« Aux États-Unis, c'est, de l'avis des critiques, le roman qui s'est le plus vendu depuis la *Case de l'Oncle Tom*. Deux ans après sa publication, sa vente avait dépassé un million d'exemplaires ; elle continue encore, par suite du grand film que la compagnie « Metro » a tiré de ce roman.

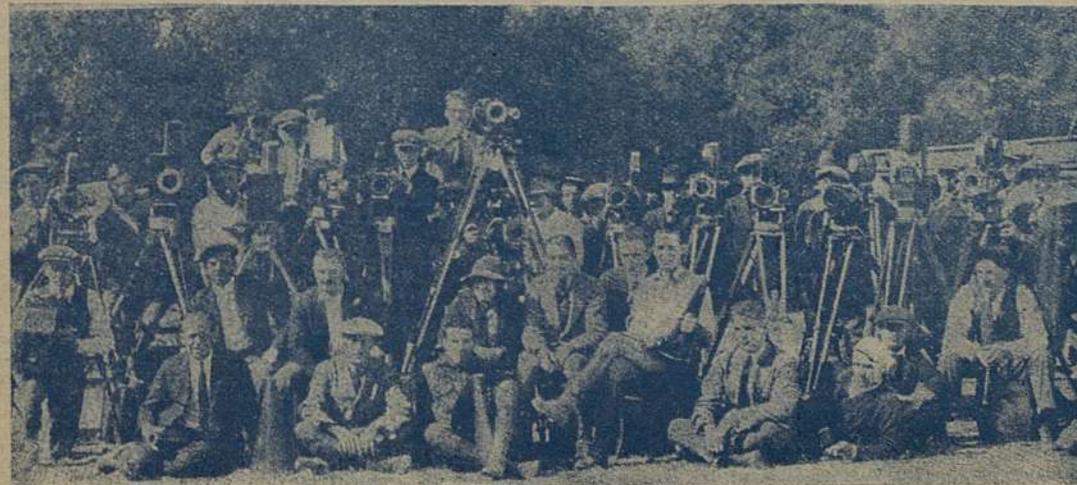
« Je dois faire remarquer que je n'ai aucun intérêt direct à vérifier la vente exacte de la traduction anglaise, pour la raison que je ne perçois pour elle aucun droit d'auteur.

« Une traductrice de New-York, m'offrit, en 1916, trois cents dollars pour publier une version anglaise de mon livre, et je lui vendis mes droits. Je les aurais aussi bien cédés gratuitement. Pour moi, l'important était que le livre parût en anglais et circulât aux États-Unis, qui à ce moment ne pensaient encore, même de loin, participer à la guerre.

« Mon désir, je le crois, s'est réalisé pleinement. Quand je me rendis aux États-Unis, voici deux ans, pour y donner des conférences, l'ambassadeur de France, M. Jusserand, me reçut avec beaucoup d'affabilité à Washington et dans un banquet qu'il m'offrit au palais de l'ambassade, en compagnie de tout le personnel diplomatique, il me dit :

« — Comme Français, j'ai le devoir de vous manifester ma reconnaissance. Vous avez collaboré puissamment avec nous à l'œuvre de propagande, grâce à ce roman qui a été le livre le plus lu dans ces pays, pendant les dernières années.

« Ma sincérité m'oblige à dire que la somme de trois



1. June Mathis, adaptatrice. — 2. Rodolphe Valentino. — 3. John Seitz, l'opérateur et : 4. Rex Ingram, le réalisateur

cents dollars s'accrut ensuite d'autres sommes assez importantes que m'envoya spontanément l'éditeur de l'ouvrage. Puis vint le film des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* et cette fois je reçus plus de trois cents dollars.

Le film n'est pas exactement calqué sur mon roman, ce qui est tout naturel. L'œuvre d'un romancier doit se modifier toujours, en passant d'un pays à un autre et se modeler suivant la diversité des circonstances. Ainsi, la traduction française, due à G. Herelle, n'est ni tout à fait identique à l'original espagnol, ni aussi étendue.

Le film de la compagnie « Metro », fait après la paix, ne pouvait avoir le caractère agressif, ni le ton de mon roman. En outre, il a subi des coupures et des retouches imposées par la censure des Etats-Unis, et il en a été de même en France et ailleurs.

Une année fut consacrée, de 1920 à 1921, à l'élaboration de la version cinématographique du roman de V. Blasco-Ibañez. L'adaptation cinématographique fut confiée à Miss June Mathis, qui établit les scénarios de *La Lanterne Rouge*, *Hors la Brume*, etc. L'auteur, qui, du reste, se trouvait alors aux Etats-Unis, collabora avec elle à cette tâche nouvelle pour lui.

On choisit pour réalisateur un jeune metteur en scène, Rex Ingram, qui avait déjà tourné pour la compagnie Metro-Loew plusieurs films importants, et que son séjour prolongé sur le front français, dans l'aviation anglaise, qualifiait mieux que tout autre pour mener à bien l'exécution du film.

Le travail matériel de réalisation dura plus de six mois, et coûta fort cher — plus d'un million de dol-

lars. Trois mois avaient déjà été occupés à édifier le village français de la Marne, où se trouve le château de Desnoyers. A San Bernardino, près de Los Angeles, on bâtit (réellement, et pas seulement en façade comme on fait d'ordinaire) une trentaine de maisonnettes, ainsi qu'un château. A ce travail, 125.000 tonnes de maçonnerie furent nécessaires.

Rex Ingram eut, pour certaines grandes scènes, jusqu'à dix assistants sous ses ordres et quatorze opérateurs, outre son opérateur attitré, John Seltz, qui filmaient les scènes de bombardement sous les angles les plus divers. On employa aussi trois pièces de campagne autrichienne pour la destruction du village.

La prise de vues terminée, on avait impressionné 150.000 mètres de pellicule qui, pour être examinés, demandèrent 16 jours de projection, à raison de huit heures de projection par jour. Le film définitif mesurait 3.500 mètres lors de la représentation à New-York.

Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse parurent à New-York, au début de 1921, en exclusivité au Lyric-Théâtre, à l'affiche duquel ils restèrent plusieurs mois. Le succès dans les autres villes et lors de l'édition générale, par la suite, a été considérable. Une sélection musicale spécialement combinée pour accompagner la projection du film fut composée par Louis Gottschalk, qui fit le même travail pour *Le Lys Brisé* et *Les Trois Mousquetaires* de Douglas Fairbanks.

En France, *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* furent représentés, après que l'opposition de la Censure eut été levée sur la demande de M. Poincaré, au Théâtre du Vaudeville et y eurent 150 représentations au printemps dernier, et cela malgré des prix doubles de ceux qu'on paie dans les plus beaux cinémas.

DANS LE NOIR

Posons d'abord ce postulat : C'est dans le noir d'une salle de cinéma, plus que partout ailleurs, que la bêtise et l'ignorance humaine sont le plus visibles.

1
Ceux qui savent

Le Roi de Camargue... « Vous voyez... en Camargue, il y a de grandes plaines... beaucoup de troupeaux, dans ce pays-là... il y a des mariages, aussi... partout... » dit une voix moitié pour son voisin, moitié pour elle-même. Et, tout le long du film, la voix enfonce ainsi des portes ouvertes, découvre des Amériques...

Pourquoi se donner la peine de parler ?... et si souvent pour dire des bêtises.

Il est, en tous cas, bien probable que l'orateur ne brille ni par l'intelligence, ni par l'érudition. Pour moi, ceux qui se délectent à faire ainsi des réflexions trop évidentes, à découvrir des faits du film qui sautent aux yeux ou des vérités du plus élémentaire savoir encore affirmées par la vérité de l'image, pour moi, ceux-là sont jugés.

Combien de fois, une vision, un rêve étant matérialisés par des fondus, avez-vous entendu : « Ah ! ça, c'est ce qu'il rêve... » « C'est ce qu'il voit... tu comprends ?... » Naturellement, on comprend. Mais le

beau parleur est fier de montrer qu'il a compris, d'être de ceux qui savent ; et il croit avoir atteint des régions de la compréhension et du savoir assez élevées pour que ses pensées soient dignes d'être communiquées. Il les communique... et je ne sais rien de plus agaçant pour les autres, ceux qui savent vraiment.

On ne se doute souvent pas qu'il est des choses si évidentes qu'elles ne méritent pas la peine que l'on se donne de les formuler. Le fait seul de les dire prouve, ou bien que, pour celui qui parle, ces choses ne sont pas évidentes du tout et qu'il est fier de les avoir trouvées, ou bien qu'elles sont un des rares bagages de son instruction et qu'il est fier de faire parade de ce qu'il sait.

Le malheur, c'est que, parfois l'on ne sait pas du tout, l'on ne sait qu'à moitié, comme cette voix assurée qui, à *Cabiria*, deux légionnaires s'avançant, s'écriait : « Une légion !... » Elle était si fière, la voix, d'avoir reconnu les costumes !

Le malheur, c'est que l'on n'arrive souvent pas au but désiré, tels ceux qui, pour faire du volume, lisent tout haut les sous-titres et ne sont même pas capables d'en achever la lecture avant qu'ils aient disparu.

Dans la conversation courante, on ne peut pas toujours dire des choses intéressantes, nouvelles : il faut parler... on parle. Mais au cinéma, dans le noir qui engourdit nos facultés étrangères à la vue, dans le silence bercé par la musique, tandis que le rythme vivant des images nous prend tout entier, quel besoin de parler, quel besoin de distraire son attention... et celle des voisins ?

(A Suture).

PIERRE PORTE.

DES TACHES SUR L'ÉCRAN

Depuis une semaine on peut voir, placardée sur les murs de la capitale, une affiche par laquelle le Cirque de Paris annonce une « corrida » à laquelle participera Charlot — simplement — et d'autres personnalités. Cette affiche est, en outre, ornée d'un dessin où l'on voit un personnage ressemblant en tout point au Charlot de l'écran faire face à un taureau.

Certainement — et c'est ce qu'espère la direction du Cirque de Paris — bien des gens iront voir ce spectacle, croyant avoir devant les yeux Charlie Chaplin. Qu'attendent les firmes éditrices des films de Chaplin pour mettre fin une bonne fois à ces exhibitions malhonnêtes en portant l'affaire devant les tribunaux.

Lu sur le calicot-réclame de la porte d'entrée du Cirque d'Hiver : Geneviève Félix dans *L'Absolution*. Comme si les fautes d'orthographe qui pullulent dans tant de sous-titres ne suffisaient pas !

ON ANNONCE QUE :

— Henri Diamant-Berger, ayant terminé *Vingt ans après*, tourne *Boubouroche*, d'après Courteline, et se prépare à tourner le second film de Maurice Chevalier : *Gonzague*, tiré d'une comédie de Pierre Véber.

— La Société des Cinéromans qui, sous la direction de Louis Nalpas, a déjà réalisé *Rouletabille chez les Bohémiens*, vient d'engager Jean Kemm, qui dirigera la mise en scène de sa prochaine réalisation : *Marion la Blonde*. Gaston Ravel, revenu d'Italie, a également signé avec cette firme pour diriger l'exécution d'un grand film.

— Fern Andra, l'interprète de *Genuine*, vient d'être victime d'un accident d'avion ; elle n'a été que légèrement contusionnée — et non tuée comme le bruit en avait tout d'abord couru.

— Charles Chaplin, avant de commencer son premier film pour United Artists, dirige la réalisation d'un film dont Edna Purviance, sa partenaire jusqu'à présent, est l'étoile, et que United Artists éditera.

re, en Amérique du Sud, en tournée de propagande artistique française.

En 1921, Robert Mallet-Stevens, décorateur du théâtre Apollo, où joue à ce moment Aimé Simon-Girard, est chargé par Henri Diamant-Berger de dessiner les décors des *Trois Mousquetaires* qu'il va réaliser pour Pathé-Consortium. Diamant-Berger cherche un d'Artagnan ; Robert Mallet-Stevens met en avant le nom de Simon-Girard. On sait que le rôle lui fut finalement accordé.

L'expérience cinématographique d'Aimé Simon-Girard n'était pas alors bien considérable. Il avait débuté à l'écran huit ans auparavant dans un petit rôle de *La Maison du Baigneur*, qu'Albert Capellani avait filmé d'après A. Maquet pour la Sté Cin. des Auteurs et Gens de Lettres. D'autres metteurs en scène de la même firme, Caillard et Le Forestier entre autres, lui avaient confié quelques petits rôles avant-guerre. Mais, en somme, rien de bien important.

Ce qui qualifiait davantage Aimé Simon-Girard pour incarner d'Artagnan, c'était sa connaissance de la plupart des sports — et surtout de l'équitation et de l'escrime.

Il est probable qu'on l'aurait retrouvé dans *Vingt ans après* ; mais Pathé-Consortium remettant de mois en mois sa réponse d'engagement ferme pour ce film — qu'on ne pouvait entreprendre sans connaître quels résultats financiers le premier allait donner — Aimé Simon-Girard, après quatre mois d'inaction, signa avec Louis Feuillade un engagement pour *Le Fils du Filibustier*, dont il serait l'une des trois vedettes.

Aimé Simon-Girard vient de terminer ce film et prend actuellement quelques semaines de repos ; sans qu'on puisse encore annoncer rien de bien certain, il est probable qu'on le reverra dans le prochain ciné-feuilleton de Louis Feuillade.

dans le rôle de d'Artagnan



Aimé Simon-Girard

Aimé Simon-Girard est né à Paris il y a trente ans. Fils et petit-fils de comédiens lyriques — sa grand-mère, Caroline Girard, avait chanté *La Fille du Régiment*, et ses parents, Simon-Max et Juliette Girard avaient créé *La Fille du Tambour-Major* et *Les Cloches de Corneville* — il avait été décidé que la tradition serait interrompue avec lui et que ses études à Fénelon et Condorcet terminées, il deviendrait avocat.

Mais Aimé Simon-Girard devait lui aussi être comédien ; à moins de vingt ans, en effet, on le voyait débiter au théâtre, sur la scène de Femina, où il jouait la comédie, puis aux Capucines, où *Les Petits Crévés* le révélaient chanteur d'opérette.

Après quelques mois sur une scène londonienne, c'est le service militaire, que la guerre vient prolonger.

Aimé Simon-Girard reparait, à la Renaissance, en 1915, dans *Mlle Boy-Scout*, puis dans un sketch en anglais, avec Yvonne Reynolds, à l'Alhambra ; aux Folies-Bergère, en 1917, où il joue *L'Archiduc des Folies-Bergère* avec Jane Marnac ; au théâtre Michel, il paraît, avec la même, dans une reprise d'*Afgar* ; à l'Apollo, ensuite, c'est *La Belle du Far-West*, puis des revues, comme *Chut ! à Femina*, en compagnie d'Yvonne Reynolds, ainsi qu'au Casino de Paris. Entre temps, il accompagne Félix Huguenet et Mme Huguenet, sa mè-



ENTRE NOUS

(Suite de la page 2)

plus populaires du cinéma américain ; il tournait chez Vitagraph. — C'est Charles Vanel qui interprète le personnage de l'aventurier de *Tempêtes*.

N. Ignatier. — Il faut demander tout cela à l'éditeur dont je vous ai donné l'adresse, non à nous.

Dolly C. — A Marivaux, c'est la partition spécialement arrangée pour *Way down East* qui accompagne la projection. — Européenne-Film-Allianz (E. F. A.) est la firme (allemande) pour laquelle Lubitsch a tourné *La Femme du Pharaon*. — Selznick produit les films ; Select les édite.

Vive Mai. — Au Paon n'est en rien injurieux pour Cléo de Mérode ; faire interdire en France ce film parce qu'un exploitant, en Angleterre, a risqué sur ses affiches des allusions qui n'existent que dans son imagination, cela dépasse un peu trop les bornes. N'y voyez, de la part de cette ancienne ballerine

que de la sottise ou du cabotinage. — Rééditions improbables.

Kofmann. — Lillian Gish vous enverra très probablement sa photo.

A. Burcher. — *La poupée brisée*, avec Ethel Clayton, est un film World ; titre américain inconnu ; *Courage, petit*, avec Charles Ray, a été produit chez Ince pour Paramount ; titre *Greased Lightning*. — Pour *Le Vertige*, impossible de vous renseigner.

G. F. — Trop long à dire ici ; écrivez-nous et répondrons par lettre.

Miss Yvonne. — Jean Angelo est bien en vie. — Commençons précisément avec le n° 101 pour cette raison.

G. Laphaule. — Léon Mathot était Luc Froment dans *Travail* ; Camille Bert dans le rôle de Ragu. — Simone Joubert a tourné deux vaudevilles avec Prince, sous la direction de Monca, pour S.C.A.G.L.-Pathé, puis a cessé de tourner ; c'est une actrice de théâtre. — Je ne connais pas de Simone Chabry.

Renato. — L'appareil de prise de vues enregistre

COURS GRATUITS

ROCHÉ (I. O. 52)

CINEMA - TRAGEDIE - COMEDIE

19, rue Jacquemont, PARIS (18^e)

(35^e Année)

(Nord-Sud : La Fourche)

Noms des artistes en renom au cinéma ou au théâtre, qui ont pris des leçons avec le professeur Roché : MM. Denis d'Inès, Pierre Magnier, Etiévant, Volnys, Ralph Royce, de Gravone, etc. ; Mlles Mistinguett, Geneviève Félix, la jolte muse de Montmartre ; Pascaline, Eveline Janney, Pierrette Madd, Germaine Rouer, Louise Dauville, etc., etc.

M^{me} Georges WAGUE

LEÇONS D'ART CINÉGRAPHIQUE

Cours de 5 à 7, le Dimanche, en son studio, 5, Cité Pigalle (2^e).
Tél. : Trudaine 23-36.

L'ACADEMIE DU CINEMA

dirigée par Mme Renée Carl, des Studios Gaumont.

Cours le samedi après-midi —

Leçons particulières —

Cours du soir

COURS DE DICTION

Studio : 23, boulevard de la Chapelle (près du Faubourg Saint-Denis). — Pour tous renseignements : tous les jours de 5 à 7 heures.

COURS DE DANSE, le jeudi et le samedi soir, de 9 heures à minuit. — Salle Herz, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.

seize images par seconde ; on augmente d'ailleurs la rapidité d'obturation d'autant plus facilement qu'on tourne par temps clair, ou qu'on dispose d'un objectif très lumineux et d'une pellicule à émulsion hyper-sensibilisée. — Pourquoi chercher de nouveaux venus, alors que ceux qui ont déjà embrassé la profession trouvent bien difficilement à se caser, donc à gagner leur vie. Ces sortes de concours n'ont qu'un but : faire acheter les journaux qui les organisent...

Nosferatu. — Je ne vois rien de remarquable dans la photographie de ce film — Jocelyn ne passe pas en exclusivité au Barbès-Palace ; on le projette dans plusieurs autres salles pendant la même semaine. — Les titulaires de Paramount et d'Erka tiennent le public pour bien stupide, car ils surchargent les films qu'on leur confie avec des sous-titres parfaitement inutiles. — Les firmes allemandes ont l'adresse de soigner leur propagande. — Ecrire en français, à la Decla, sans joindre d'argent, pour cette interprète allemande.

Claude Mirot. — Ginette Maddie est toute jeune ; la vingtaine. A ses débuts, en effet. Vous la reverrez dans Sarati-le-Terrible et Aux Jardins de Murcie.

René d'Oval. — Merci de l'entrefilet communiqué ; très intéressant ; ainsi nos prévisions se trouvent justifiées. — Jaque-Catelain est le metteur en scène du Marchand de Plaisirs, mais y interprète, en outre, un double rôle. Dans Königsmark il n'est qu'interprète ;

dans Phèdre il en sera de même ; mais peut-être reviendra-t-il ensuite à la mise en scène.

Un chasseur du 2^e B. C. P. — Celui qui vous a dit que Viola Dana est morte a voulu se moquer de vous. Dire que c'est très spirituel...

Aux lettres qui nous sont parvenues après le 29 octobre, il sera répondu dans le prochain numéro.

AVIS

Nous répondons en bloc et une fois pour toutes — afin d'éviter des redites fastidieuses dans cette rubrique déjà surchargée — aux questions suivantes :

ADRESSES. — Prière de se reporter aux nos 96 (adresses acteurs français) ; 97 (adresses américaines) ; 98 (autres adresses).

PHOTOS. — Les acteurs français n'envoient leur photo que contre un franc en timbres-poste, pour les frais. Pour les acteurs étrangers, ne joindre aucune somme.

Enfin, à la foule de ceux et celles qui nous demandent comment faire pour « tourner », rappelons que c'est là un métier pénible et peu rémunérateur, attendu qu'on n'obtient une figuration que de temps à autre. — Ceux qui n'ont pas besoin de gagner leur vie peuvent essayer ; et pour cela s'adresser directement dans les studios, aux régisseurs et chefs de figuration.

G.F.O.

"IN' CH' ALLAH!"

G.F.O.

écrit par un poète — réalisé par un artiste :

FRANZ TOUSSAINT

interprété par :

STACIA NAPIERKOWSKA

Yvonne Simon

J. de Trévières

Zohra Bent Yelba

A. Volbert

Brahim El Hadjeb

Dartagne

Jean Salvat

Lahdi El Moktar

et

FABIENNE FRÉA

dans les sites merveilleux de FEZ, MARRAKECH, MOGADOR, SAFI, MAZAGAN
des Montagnes de l'Atlas et dans le désert du SOUS

Décor et Costumes de M. Marco de Gastyne, 1^{er} Grand Prix de Rome — Prises de vues par Louis Chaix et Henri Gondois

Louvre 08-25, 08-46, 15-71

GÉNÉRAL FILM OFFICE

Adr. Télégr. : OFILMIFO

Directeur : J.-L. CROZE

11, Boulevard des Italiens, PARIS — Chargé de la vente pour tous pays

Impr. LOGIER Frères, 4, Place J.-B.-Clément, Paris.

Le Gérant : P. HENRY.